

ANNA JACOBS

# Les Pionnières

Un arc-en-ciel dans le bush



roman

*l'Archipel*



LES PIONNIÈRES\*\*

DE LA MÊME AUTRICE

TRILOGIE « CASSANDRA »

*L'Héritage de Cassandra*, L'Archipel, 2020 ; Archipoche, 2021.

*Cassandra et ses sœurs*, L'Archipel, 2019 ; Archipoche, 2020.

*Le Destin de Cassandra*, L'Archipel, 2018 ; Archipoche, 2019.

SAGA « SWAN HILL »

*Au bout du rêve*, L'Archipel, 2021.

*Les Pionniers*, L'Archipel, 2020 ; Archipoche, 2021.

TRILOGIE « LES PIONNIÈRES »

*Une place au soleil*, L'Archipel, 2021 ; Archipoche, 2022.

ANNA JACOBS

LES PIONNIÈRES\*\*

Un arc-en-ciel dans le bush

*traduit de l'anglais  
par Catherine Delaruelle et Martine Desoille*

*l'Archipel*

Ce livre a été publié sous le titre  
*Twopenny Rainbow*  
par Hodder & Stoughton, Londres.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :  
[www.editionsarchipel.com](http://www.editionsarchipel.com)

Éditions de l'Archipel  
92, avenue de France  
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-4138-1  
Copyright © Anna Jacobs, 2004.  
Copyright © L'Archipel, 2022, pour la traduction française.

**Première partie**

**1963-1865**



# 1

*Juillet 1863*  
*Irlande*

Les hommes durent traîner les deux filles de force jusqu'au train. La plus grande se débattait en jurant tant et plus tandis que la plus jeune, moins récalcitrante, pleurerait comme un veau.

Des badauds qui se trouvaient là s'approchèrent pour intervenir, puis renoncèrent, visiblement intimidés par la présence du prêtre.

Les hommes, pantelants, poussèrent les filles sans ménagement à l'intérieur d'un compartiment.

— Vous rebiffer ne sert à rien, s'agaça le père Cornelius.

Comme le train s'ébranlait, Ismay se rajusta, aida sa sœur Mara à faire de même, puis s'assit le plus loin possible du prêtre et de son assistant.

— Vous n'avez pas le droit ! Nous pouvons très bien nous débrouiller toutes seules.

Le père Cornelius soupira :

— Tu as quinze ans à peine et ta sœur onze. Vous n'avez plus de quoi subvenir à vos besoins maintenant que vos parents sont morts. Et tu le sais très bien.

— Keara a promis de revenir en Irlande pour que nous restions toutes ensemble.

— Ta sœur est retenue en Angleterre par sa patronne, qui attend un bébé. Elle ne peut donc pas...

— Jamais je ne lui pardonnerai de nous avoir abandonnées ! (Ismay passa un bras autour des épaules de Mara.)  
Jamais !

— Keara a fait ce qu'elle pense être le mieux pour vous. M. Mullane a veillé en personne à ce que les religieuses vous envoient en Australie. Vous serez bien mieux là-bas que si vous restiez au village.

— Je ne vous crois pas. Et de toute façon, on ne veut pas quitter l'Irlande.

Quand ils descendirent du train, Ismay se débattit à nouveau, pour le principe, mais lorsque les énormes portes du couvent se furent refermées derrière elles, elle cessa. À quoi bon se rebeller ? Réalisant que la main de Mara tremblait dans la sienne et que sa petite sœur pleurait à chaudes larmes, elle lui passa un bras autour des épaules. Elle ne pouvait pas se permettre de craquer. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et constata que tout ici était en pierre, de lourdes pierres carrées qui semblaient vous écraser. Un frisson de terreur la parcourut à la pensée de ce qui allait leur arriver.

Deux jeunes religieuses en longues robes noires et cornettes blanches entrèrent d'un pas vif dans le parloir.

— Ces hommes nous ont enlevées de force ! s'écria aussitôt Ismay.

La plus grande des deux nonnes sursauta, puis regarda le prêtre et dit calmement :

— Merci, mon père. Nous allons nous occuper d'elles à présent.

Quand les deux hommes furent partis, elle se présenta :

— Je suis sœur Catherine et je vais vous emmener en Australie. Venez à la cuisine vous restaurer. Toutes les autres sont couchées, mais nous vous attendions.

Elles lui emboîtèrent le pas, Ismay un bras toujours passé autour des épaules de sa cadette.

Quand la religieuse posa une part de gâteau devant chacune, Mara murmura :

— C'est pour nous, Ismay ?

— Je crois bien.

Une fois leur gâteau avalé avec un grand verre de lait, elles suivirent les nonnes jusqu'à une longue pièce étroite aux murs couverts d'étagères sur lesquelles des uniformes étaient empilés bien proprement.

— Voyons, quelle taille ? demanda la plus grande des deux religieuses en prenant une jupe et en la dépliant. Je pense que ça devrait t'aller, Ismay. Essaie-la, s'il te plaît.

La fille secoua la tête.

— On veut pas de vos sales nippes. On veut rentrer chez nous.

— Si tu n'enfiles pas cette jupe immédiatement, c'est moi qui vais m'en charger, menaça sœur Catherine.

Ismay lui lança un regard de défi, puis ses épaules s'affaissèrent et elle bredouilla, en battant furieusement des paupières :

— J'ai quelque chose dans l'œil.

Très lentement, elle ôta ses hardes, essaya la jupe, l'ôta à nouveau et enfila la chemise de nuit de coton blanc que la sœur lui tendait. Elle n'en revenait pas d'avoir des habits neufs, et même une longue robe rien que pour dormir ! Et des souliers – deux paires chacune, plus une paire de pantoufles ! Pourquoi deux paires alors qu'on n'avait que deux pieds ?

Les deux nonnes s'emparèrent d'une pile de linge.

— Vous portez les chaussures, ordonna sœur Catherine. Et maintenant, au lit.

La chambre était simplement meublée mais d'une propreté irréprochable. Ismay examina les deux petits lits et, malgré elle, tâta avec volupté les couvertures et les draps. Il y avait aussi deux chaises, une cuvette et un broc de toilette, ainsi que deux serviettes soigneusement pliées.

Sous l'un des lits, on apercevait un pot de chambre de porcelaine blanche, et au pied de chaque lit une robuste malle métallique.

Les religieuses rangèrent tous les effets dans les malles, à l'exception des jupes, blouses et sous-vêtements que les filles allaient porter le lendemain.

Enfin, sœur Catherine hocha la tête, l'air satisfait.

— Il y a tout ce dont vous aurez besoin pour le voyage. Mettez-vous vite au lit à présent. Les autres sont couchées depuis longtemps.

— Les autres ? demanda Ismay.

— Les autres orphelines. Nous emmenons un groupe de dix filles en Australie. Elle hésita puis ajouta dans un murmure : Ce n'est pas aussi terrible que vous l'imaginez. On va bien prendre soin de vous.

— On ne devrait pas nous envoyer là-bas ! On a une sœur en Angleterre, qui travaille pour les Mullane. C'est chez eux qu'on devrait aller.

— Elle a dû donner son accord, sans quoi vous ne seriez pas ici, dit la religieuse, avant d'ajouter : Aucune de nous n'a le choix.

Voyant la stupeur envahir les traits des deux fillettes, elle dit avec un petit sourire :

— Moi, non plus, je n'ai pas envie de quitter l'Irlande, vous savez.

Sa compagne se racla la gorge, l'air renfrogné, si bien que Catherine abrégéa :

— Dormez bien, les filles.

Les deux femmes sortirent sans bruit en emportant la chandelle et refermèrent la porte derrière elles.

Aussitôt, Ismay rejeta ses couvertures et s'assit au bord du lit, les jambes pendantes. Mara sembla hésiter, puis demanda avec un soupir fatigué :

— On va pas dormir ?

— Pas encore.

Quand ses yeux se furent habitués à l'obscurité, Ismay entreprit d'explorer le contenu des malles à la lueur du clair de lune. Sous les vêtements se trouvaient toutes sortes de choses : un missel, un nécessaire de couture, des cahiers et des crayons.

Mais alors qu'elle remettait les affaires à leur place, une idée lui vint.

— Je vais leur montrer, moi, ce que j'en fais de leurs uniformes ! grommela-t-elle en s'emparant des ciseaux de couture.

Elle hésita un court instant, puis avec un hochement de tête décidé, se mit à taillader les vêtements neufs.

— Ismay, non ! Qu'est-ce qui te prend ? Non ! murmura Mara horrifiée.

— Ah, non ? Tu ne vois donc pas comment elles nous traitent ? Endors-toi et laisse-moi faire.

Il lui fallut deux bonnes heures pour venir à bout de toute la pile, et quand elle eut fini, elle avait les doigts couverts d'ampoules. Une fois sa petite sœur endormie, Ismay ne chercha plus à retenir ses larmes.

\*

Le lendemain matin, quand Catherine entra dans la chambre pour les réveiller, elle eut un haut-le-corps en découvrant les vêtements en charpie à côté de chaque malle. Puis le choc fit place à l'horreur.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous avez fait ?

— C'est pas pire que ce que vous nous faites vous-mêmes, répliqua Ismay.

Elle s'attendait à recevoir une gifle, mais à son grand étonnement, une expression de compassion envahit les traits de la religieuse.

— Je vais être obligée d'avertir la mère supérieure, et elle sera furieuse. Oh, Ismay, est-ce donc si difficile pour toi d'accepter ton sort ?

— Je ne l'accepterai jamais. Jamais !

Une religieuse plus âgée entra et se figea sur place en voyant l'étendue du désastre. Puis d'une voix calme, quoique au prix d'un effort, elle déclara :

— Si tu recommences, Ismay Michaels, je vous sépare, toi et ta sœur. Pour toujours. J'en envoie une en Australie tandis que l'autre restera ici.

Mara se jeta au cou de sa sœur en pleurant.

Ismay soutint le regard de la vieille nonne.

— Vous n'avez pas le droit.

— Nous avons tous les droits. Vous devriez remercier votre maître d'avoir payé votre billet pour l'Australie. Vous aurez de bien meilleures chances d'y gagner décemment votre vie. Là-bas, tout le monde cherche des jeunes femmes honnêtes pour servir de domestiques ou d'épouses.

— Eh bien, nous...

La vieille religieuse leva un doigt menaçant.

— Assez ! Obéis, sinon je vous sépare !

Que ferait-elle si elles la séparaient de Mara ? Ismay ravala un sanglot de rage quand son regard croisa celui intraitable de la vieille femme.

— Je vous déteste ! lança-t-elle à la mère supérieure.

On leur trouva de nouveaux uniformes. Restées seules, enfermées dans leur chambre, Ismay et Mara restèrent assises sur l'un des lits, blotties l'une contre l'autre.

Mara geignit doucement et essuya une larme avec le coin de son tablier blanc tout neuf.

— Tu crois que Keara, elle est pas au courant ?

— Bien sûr que si. Le père Cornelius a reçu une lettre disant qu'elle voulait qu'on parte. Elle aurait pu nous l'annoncer elle-même, ou bien – sa voix flancha brièvement, puis elle se reprit – ou bien venir à Ballymullan

pour nous dire au revoir ! En tout cas, c'est plus ma sœur, et j'espère que je ne la reverrai plus jamais de toute ma vie. Sinon, je lui cracherai à la figure.

Mara pleurait en silence.

Quelques larmes s'échappèrent des yeux d'Ismay, mais elle ne chercha pas à les essuyer. Elle serra sa sœur un peu plus fort. Elle était l'aînée et elle devait veiller sur elle. Si par malheur on les séparait, elle mourrait de chagrin.

\*

### *Lancashire*

Malachi Firth se faufila à l'intérieur de la maison en espérant que toute la famille était endormie. Mais une lampe continuait de brûler à la cuisine. Dehors, la brume était si épaisse qu'il avait eu du mal à retrouver son chemin depuis le pub qui ne se trouvait pourtant qu'à deux cents mètres de là. Maudit pays ! Il pleuvait sans discontinuer depuis des semaines. Il aurait donné n'importe quoi pour voir un rayon de soleil.

Juste au moment où il refermait la porte, son père se leva de la vieille table de bois mal équarrie, l'air furieux, et son cœur chavira.

— Tu es encore allé traîner avec cette bande de vauriens ! Tu as oublié que tu devais travailler dur demain ?

Ce fut au tour de Malachi de le foudroyer du regard. Il n'était pas saoul, ni même éméché, il n'en avait pas les moyens avec le maigre salaire que lui versait son père.

— C'est pas des vauriens, et j'ai bu qu'une bière ou deux ! Quel mal y a-t-il à ça ?

— Ce sont des vauriens ! Ton frère, lui au moins, il sait choisir ses amis. Notre Lemuel, il perd pas son temps au pub.

Ça, c'était parce que sa femme, qui venait d'accoucher d'un garçon, le tenait en laisse, songea Malachi, mais il se garda d'en faire la réflexion devant son père.

— Je fais ma part du boulot ici. J'ai bien le droit de m'amuser un peu, non ?

Malachi n'ajouta pas qu'il avait participé à une soirée musicale. Il aimait bien pousser la chansonnette, et sa belle voix de baryton lui avait rapporté le prix du meilleur chanteur et cinq shillings en plus. Mais son père considérait que chanter en public était indigne d'un Firth et d'un fils de tonnelier. Malachi fit la grimace quand la grosse voix de son père explosa.

— *T'amuser !* Alors que tu as un métier à apprendre ? Tu ferais mieux d'économiser ton argent au lieu de le gaspiller en boisson. Comment feras-tu pour monter ta propre affaire sans un sou vaillant ? (Il fit un geste circulaire.) Cette maison doit revenir à l'aîné et je n'ai pas l'intention de la partager entre vous deux.

La remarque que Malachi s'était efforcé de ravalier jaillit d'un coup :

— Le métier de tonnelier n'a pas d'avenir, papa, et tu le sais très bien !

— Les gens auront toujours besoin de roues.

— Je ne vois pas l'intérêt de m'échiner à apprendre un métier qui ne me rapportera rien.

En temps normal, Malachi gardait pour lui ses pensées, mais il était d'accord avec ceux qui affirmaient qu'un seau en zinc valait mieux qu'un seau en bois, sans compter que c'était plus léger. Même avant la « famine du coton », qui avait ruiné tant de foyers, les produits usinés faisaient déjà concurrence à la fabrication artisanale. Mais il n'avait pas envie de remettre cette vieille discussion sur le tapis.

Des sons rageurs jaillirent de la gorge de son père, outré par cette hérésie.

Las de se chamailler, Malachi tourna les talons pour regagner sa chambre, mais un choc sourd, derrière lui, le fit se retourner à nouveau. John Firth gisait de tout son long sur la vieille carquette, immobile hormis un pied qui tressaillait. Affolé, Malachi cria à sa mère de venir tout de suite.

Mais ni elle ni le docteur, quand il arriva enfin, ne purent rien faire.

Son père demeura étendu sur son lit pendant deux jours et deux nuits, puis mourut emporté par une deuxième attaque.

Après quoi, le frère aîné de Malachi le prit entre quatre-yeux à la cuisine.

— J'espère que tu pourras encore te regarder dans une glace après cela.

— Comment ça ?

— Tu as mené père à la tombe à force de boire au lieu d'apprendre sérieusement ton métier. Mais ne compte pas sur moi pour te prendre en apprentissage, fils ingrat ! Débarrasse le plancher et trouve-toi un métier — *si tu en es capable*. Je me fiche bien de ce qu'il peut advenir de toi.

Malachi s'écria d'un air de défi :

— Parce que tu t'imagines que j'ai envie de travailler pour toi ! Je comptais m'en aller de toute façon.

Il soutint le regard de Lemuel, qui était plus grand et plus fort que lui et qui n'avait jamais hésité à user de sa force pour obtenir ce qu'il voulait. Il était comme son père, râblé et tout en muscles, alors que Malachi tenait de sa mère. Mince, brun et plein d'une folle énergie, il était toujours prêt à s'émerveiller de la beauté du monde.

Sa mère entra dans la cuisine et dit d'un ton de reproche :

— Vous n'avez pas honte de vous quereller alors que votre père n'est même pas encore enterré ?

Lemuel croisa les bras et grommela :

— Ma décision est prise, m'man. Il n'est pas question qu'il vive sous le même toit que Patty et moi quand nous viendrons nous installer ici, et je ne veux pas de lui comme apprenti.

Elle les regarda l'un après l'autre et soupira.

— Non, en effet, ça ne marcherait jamais. Vous êtes trop différents – à son grand dam, ils s'étaient toujours entendus comme chien et chat depuis leur plus tendre enfance. Mais j'aimerais que vous fassiez la paix, au moins jusqu'à l'enterrement. Ensuite, nous déciderons tous ensemble de ce que fera Malachi. Sans détacher son regard des deux frères, elle ajouta d'une voix claire et sonore : Il est hors de question de le mettre dehors, Lemuel. S'il part, je pars avec lui. Ton frère a tout autant que toi le droit de vivre décemment et cette maison est aussi la sienne.

Lemuel remua nerveusement les pieds, puis haussa les épaules, vaincu.

\*

Ce soir-là, après le départ de Lemuel et Patty, Malachi parvint à trouver un moment pour s'entretenir avec sa mère. Tout était prêt pour les obsèques. Et ensuite, plus rien ne serait comme avant.

— Je me fais du souci pour toi, lui dit-il de but en blanc.

— Pour moi ? Pourquoi cela ?

— À cause des dispositions testamentaires de père. Il aurait dû te laisser une part de la maison.

— Il faisait confiance à Lemuel pour prendre soin de moi.

— Lemuel peut-être, mais pas la harpie pleine de fiel qu'il a épousée.

Hannah Firth soupira.

— Tu sais combien ton père était têtue. Quand je l'ai épousé, il était déjà comme ça. Il n'aurait jamais laissé son affaire ou sa maison à une femme.

— Pourquoi l'as-tu ép...

Il n'acheva pas sa phrase. C'était une question déloyale, surtout maintenant que son père mort reposait à l'étage.

— J'avais mes raisons, répondit Hannah doucement. Ce n'était pas un mariage d'amour, mais il m'a toujours bien traitée, à sa façon.

— Et que vas-tu faire maintenant ? Tu ne seras pas heureuse ici, quand Patty deviendra la maîtresse de maison.

Sa mère sourit tristement.

— Ai-je le choix ?

— Tu es encore assez jeune pour refaire ta vie. Tu n'as pour ainsi dire pas de cheveux gris et tu débordes d'énergie. Tu pourrais te remarier.

Elle posa un doigt sur ses lèvres.

— Chut. Ce n'est pas le moment de parler de ce genre de choses.

Mais Malachi ne parvint pas à trouver le sommeil. Il se faisait du souci pour elle. Sa belle-sœur, Patty, commençait déjà à se donner des airs de propriétaire. Lemuel ne lui tiendrait pas tête. Il n'osait rien faire sans l'autorisation de sa femme.

\*

Le lendemain, quand tous les convives venus assister à l'enterrement furent partis, Patty s'installa à la cuisine pour donner la tétée à son bébé tandis qu'Hannah Firth emmenait ses deux garçons dans le salon.

— Il est temps de parler, dit-elle sèchement pour ne pas laisser son chagrin prendre le dessus. Malachi, as-tu pensé à ce que tu voulais faire ?

Il hésita, sachant que le coup allait être rude à encaisser, puis lâcha d'un trait :

— Émigrer en Australie. Il regarda par la fenêtre. Il avait plu toute la journée sans discontinuer. J'en ai assez de la grisaille et de l'humidité. En Australie, il fait soleil toute l'année.

Lemuel laissa échapper un petit reniflement méprisant.

— Le soleil toute l'année, ça n'existe pas, imbécile ! Qu'est-ce que tu vas faire en Australie que tu ne peux pas faire ici ?

— Je ne sais pas encore. Me lancer dans le commerce, peut-être.

Traiter avec les clients, fût-ce un couple de jeunes mariés venu acheter un seau, était le seul aspect du métier de tonnelier que Malachi appréciait. Se tournant vers sa mère, il dit :

— J'ai pas mal réfléchi à la question, et je pensais d'abord finir mon apprentissage. Mais maintenant...

Il haussa les épaules et vit de la tristesse dans ses yeux tandis qu'elle hochait la tête.

— Je sais, mon fils. Mais il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs, et tant que tu ne seras pas prêt tu resteras ici. Je ne vais pas t'expédier au bout du monde sans un sou en poche, même si je dois vendre ma bague de mariage pour t'aider.

Elle regarda Lemuel en disant cela, et il détourna les yeux, gêné.

Patty s'encadra dans la porte, son bébé dans les bras, et lança d'un air sévère :

— Ce n'est pas juste, mère. C'est à Lemuel que votre époux a légué son affaire, pas à Malachi. Il n'a droit à rien.

— Qu'en dis-tu, Lemuel ? Tu trouves normal qu'il se retrouve sans rien, pas même de quoi démarrer dans la vie ? dit Hannah en regardant fixement son fils.

Elle savait bien qu'il était sous la coupe de sa femme, et cela dès avant leur mariage, un an plus tôt. Mais c'était un garçon honnête, comme son père. À vingt-deux ans, il était déjà très mûr, alors que Patty, de trois ans sa cadette, semblait bien partie pour devenir une mégère capricieuse. Hannah n'avait aucune envie de vivre avec eux. Mais elle ne voulait pas être un fardeau pour Malachi. Lui, au moins, serait libre de partir.

Lemuel les regarda l'un après l'autre, puis marmonna :

— Je veux bien lui donner de quoi débiter, mais je refuse de priver mon fils de son héritage. Si père avait voulu que Malachi ait quelque chose, il lui aurait laissé plus que sa montre.

Hannah ne dit pas que John n'avait pas pu laisser autant qu'il l'espérait, car le métier de tonnelier était en plein déclin. Elle vit Patty secouer la tête et retourner comme une furie dans la cuisine.

— Demain, nous en discuterons, dit-elle à ses garçons.

Puis elle alla à la cuisine pour aider sa bru à débarrasser, et ravala sa colère tandis que les ordres pleuvaient. Patty avait déjà pris les rênes alors qu'elle n'avait même pas encore emménagé dans la maison.

Ce n'est qu'une fois seule dans son lit ce soir-là qu'Hannah laissa libre cours à son chagrin – et en voyant ses yeux rouges, personne n'aurait su dire si elle pleurait la perte de son fils cadet ou celle de son époux.

Le lendemain, quand Lemuel et Patty viendraient prendre possession des lieux, elle serait reléguée dans la petite chambre sur l'arrière de la cuisine, là où sa propre mère avait fini ses jours. L'idée de vivre sous le toit d'une autre femme ne l'enthousiasmait guère, mais c'était ainsi quand votre mari mourait sans vous laisser de quoi partir vivre de votre côté.

Elle en vint presque à regretter de ne pas partir en Australie avec Malachi. Elle n'avait que quarante-deux ans après tout, et elle n'était vieille ni de corps ni d'esprit.

Mais elle n'osait pas le suggérer, car elle savait que Lemuel se mettrait dans tous ses états et refuserait de leur donner de quoi acheter leurs billets. Pour le bien de son fils cadet, elle devait accepter son nouveau statut et s'estimer heureuse d'avoir un toit sur la tête, même si elle savait que la cohabitation avec Patty allait être un calvaire.

\*

Quelques jours plus tard, les orphelines se rendirent sur le port sous bonne escorte. Là, un steamer allait les emmener jusqu'à Liverpool où elles allaient séjourner quelques jours dans un autre couvent avant le grand départ.

Ismay n'éprouva pas la moindre exaltation, juste du découragement, lorsqu'elles aperçurent pour la première fois les côtes d'Angleterre. Keara était plus près que jamais, et pourtant elle n'avait aucun moyen d'entrer en contact avec sa sœur aînée.

Quelques jours plus tard, on les fit monter à bord d'un paquebot beaucoup plus gros. La mère supérieure tenait fermement Mara pas le bras tandis que le concierge du couvent faisait de même avec Ismay.

La sœur Catherine, qui marchait derrière avec le reste des orphelines, sentit son cœur se serrer pour les sœurs Michaels. La plupart des filles qui s'embarquaient pour l'Australie avec les religieuses étaient heureuses de partir, et elle espérait que les deux rebelles trouveraient le bonheur dans leur nouvelle vie.

Ce n'est que lorsque le navire eut levé l'ancre qu'Ismay et Mara furent autorisées à sortir de la minuscule cabine où on les avait enfermées, car c'était la seule munie d'une vraie porte qu'on pouvait verrouiller, au lieu d'un simple rideau.

Sur le pont, elles rejoignirent les autres orphelines, toutes reconnaissables à leurs uniformes sombres. Quelques-unes pleuraient tandis que le bateau prenait doucement le large,

et sœur Catherine s'efforçait de les consoler, même si elle aussi gardait les yeux rivés sur l'horizon.

Debout devant le bastingage, les yeux brouillés par les larmes, Ismay regardait s'éloigner l'Angleterre qui ne formait plus qu'une mince bande de brume. La colère frémissait en elle, l'aidant à trouver le courage de veiller sur Mara et de s'accommoder au mieux de leur situation. Du moins lui restait-il encore une sœur. C'était l'essentiel.

Soudain, les nuages s'écartèrent, laissant passer un rayon de soleil. Les passagers poussèrent un « Oooh » d'admiration quand la courbe chatoyante d'un arc-en-ciel se dessina en travers du ciel.

Mara l'observait, fascinée.

— C'est signe d'espoir, s'empressa de dire Ismay.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre.

— Tu te souviens quand m'man nous demandait de lui rapporter deux sous de soleil quand on allait chez l'épicier ? soupira Mara, le cœur lourd.

— Cet arc-en-ciel-là, il vaut bien plus que deux sous. Oh, Mara, chérie, ne t'en fais pas, tout ira bien. Et chaque fois qu'on verra un arc-en-ciel, on pensera à m'man, hein ?

Rassérénée, Mara sourit et posa sa tête sur l'épaule de sa sœur. Mais Ismay était d'humeur sombre, et les couleurs de l'arc-en-ciel continuaient de se brouiller tandis que les larmes menaçaient de jaillir à nouveau.

\*

Malachi continua de travailler avec son frère afin qu'on ne puisse pas lui reprocher de se faire entretenir. Mais à la maison l'atmosphère était devenue irrespirable.

Il ne supportait pas la façon dont Patty traitait sa mère, lui aboyant des ordres comme si elle s'adressait à une domestique.

# *l'Archipel*

Vous avez aimé ce livre ?  
Il y en a forcément un autre  
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur  
[www.lisez.com/larchipel/45](http://www.lisez.com/larchipel/45)

Rejoignez la communauté des lecteurs  
et partagez vos impressions sur



[www.facebook.com/editionsdelarchipel/](http://www.facebook.com/editionsdelarchipel/)



[@editions\\_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)

Achévé de numériser en décembre 2021  
par Facompo